

Magazine
d'informations
culturelles

n°
16

l'une @ l'autre



Cârta
Village roumain

3 euros Avril 2002

Page 2
Éditorial

Page 3
Cârța,
un réservoir écologique en Transylvanie

Page 5
La mosaïque européenne
face à la langue « unique » :
polyglottes ou anglophones ?

Page 7
VAIAJE,
l'aventure théâtrale
d'une classe albano-macédonienne
à Kumanovo

Page 12
Shangai
la tête du dragon

Page 14
Journal de Russie

La tête au Carré

Depuis de longues années, le Carré des Halles, bistrot lillois, est devenu une véritable institution.

Les concerts s'y succèdent au rythme d'un par semaine, le jeudi soir, et il a appris à révéler les nouveaux talents de la scène rock lilloise. C'est un passage incontournable pour tout nouveau groupe qui prétend avoir un avenir. En effet, le calendrier est plein un an à l'avance, ce qui place la longévité minimum d'un groupe à une année, mais souvent plus, car nombreux sont ceux qui menèrent ou mènent encore une carrière "nationale" après avoir fait leurs premières armes au fond de cette petite salle enfumée sous les yeux d'un public fidèle juché sur les tables de bois massif.

Mais le Carré est aussi un lieux de grande convivialité qui a su garder sa personnalité à deux-cents mètres de « la rue de la soif », disneyland de la biture municipale canalisée.

C'est ou c'était...

Tout d'abord, cela fait une paire d'année que je n'ai pas remis les pieds à Lille. Et puis je me sens pris de nostalgie quand je lis ce matin dans Libération (28 février) que, suite à un contrôle de l'Ursaaf mettant en cause le défraiement des artistes, le Carré devait cesser sa programmation musicale.

En dehors de l'aspect purement administratif et légal, on peut se poser la question de l'avenir de la culture dans ce pays. Nous restera-t-il bientôt un autre choix que ces quelques chanteurs de variétés formatés, passant en boucle sur toutes les ondes ? Restera-t-il pour l'amateur de pratique musicale autre chose que les tramplins de la Star Academy pour être entendu ?

Car ces petites salles, ces bistrots sont le seul moyen pour un petit groupe de se faire connaître, de confronter son style à un public. Obliger les cafés-concerts à se plier aux règles de salles plus grandes ne peut que les contraindre à la fermeture.

Si les musiciens ne sont parfois que défrayés, les patrons de bars ne tirent pas toujours grand profit des concerts.

La plupart n'agissent que par goût pour la musique. Cependant, ces lieux jouent un rôle essentiel dans la vie culturelle de notre pays, ils sont les laboratoires permettant à de nouveaux talents d'émerger, ils sont aussi des lieux de convivialité indispensables à cette cohésion sociale tant invoquée par ceux qui prétendent prendre en main notre avenir.

Alors, Lille ville capitale européenne de la culture en 2004, sans cafés-concerts ?

Laurent GIRARD
Février 2001

Pour de plus amples informations et pour soutenir les musiciens lillois :
www.lateteaucarre.org/

L'UN [EST] L'AUTRE
revue périodique
éditée par l'association
ESTEUP'OP.

Directeur de la publication :
Laurent GIRARD,
14, rue Alain-Bouchart
F-35000 Rennes
Tél. : (33) (0)2 99 65 40 18

E-mail :
esteurop@free.fr

Site :
<http://esteurop.free.fr>

Comité de rédaction :
Didier SCHEIN,
Laurent GIRARD,
Olivier JAKOBOWSKI,

Mise en page et impression
par nos soins
ISSN 1281-3451

Imprimé à 300 exemplaires.
Prix de vente au numéro :
20 F (3 euros).



Cârța

Un réservoir écologique en Transylvanie

Le petit village de Cârța est situé au pied des Carpates entre les villes de Sibiu et de Brasov. Près de 1000 personnes y habitent sur les bords de la rivière Olt. Cette commune a été mentionnée pour la première fois au début du XIII^e siècle quand des moines cisterciens français se sont installés sur son territoire.

DU XVI^e SIECLE, des protestants saxons sont venus. Aujourd'hui, il reste d'ailleurs plus de cent saxons avec une moyenne d'âge élevée. La plupart a quitté la Roumanie pour se rendre en Allemagne. L'intérêt du village est d'abord le panorama exceptionnel des montagnes Fagaraș mais aussi les multiples possibilités de randonnées pédestres et équestres. Dès votre arrivée, il faut vous rendre chez Mircea Cruțeru qui commencera par vous faire visiter l'abbaye cistercienne. Cet étudiant en théologie de Sibiu, de 21 ans, est originaire de Cârța. Il possède une parfaite maîtrise de la langue française et des connaissances approfondies de ce territoire. Il a d'ailleurs déposé un dossier *Défi jeunes* à la Maison d'Ille-et-Vilaine de Sibiu. Il tente d'obtenir un financement en vue de créer un gîte rural et un petit espace informations touristiques à Cârța.

La visite de l'abbaye

Cette abbaye est considérée comme la plus ancienne construction en style gothique de Roumanie. Elle date de

1202. Elle a été reconstruite plusieurs fois. Le monastère est l'un des plus importants construits par les moines cisterciens dans le sud-est de l'Europe au début du XIII^e siècle. Il a un style gothique avec des réminiscences romanes. Ces moines cisterciens français ont reçu la mission de bâtir une nouvelle abbaye, un nouveau monastère de propagation de la parole divine face à cet obstacle naturel que représente la montagne transylvanienne. Lors de leur arrivée, les bord de la rivière Olt n'étaient pas déserts puisque des paysans y travaillaient la terre. Ils ont donc construit l'abbaye dans les marécages afin de ne pas gaspiller les terres cultivables.

En 1241, les invasions tatars ont complètement dévasté l'abbaye. Ses portes de fer ont été fondues pour la fabrication des épées. Les cloches ont été jetées dans l'étang. Selon les anciens du village, les cloches sonnent du fond du lac et les sons peuvent être entendus par les enfants purs et innocents uniquement lors de la soirée du jour de Pâques.

Le dernier abbé de l'abbaye a complètement abandonné la règle cistercienne et a transformé ce lieu saint en





lieu de débauche. Les moines ont d'ailleurs été assassinés par les paysans suite à leurs excès. Ces ecclésiastiques recevaient un tribut de la part des dix villages environnants, aussi, il est possible que l'augmentation du coût de cette charge pour financer les repas festifs des prélats libertins soit la raison de leur massacre par la population paysanne en colère. Le 27 février 1474, Matei Corvin, roi de Hongrie a définitivement fermé cette abbaye.

Il reste le chœur de l'église transformée en église évangélique paroissiale depuis la fin du XV^e siècle. On peut aussi trouver la tour d'entrée, les ruines du monastère et un cimetière de soldats allemands tombés en 1916 à Sibiu, dans l'ancienne nef. Du sommet de la tour de l'abbaye, on peut apercevoir l'ensemble du village ainsi que ses splendides alentours.

Les anciens du village affirment que cette abbaye recèle encore des secrets. Ils vous raconteront l'histoire d'un trésor caché par les moines et d'un tunnel secret qui pourrait traverser la rivière Olt jusqu'à la forêt. Ce réseau de galeries secrètes sous le village, pourrait correspondre à une réalité. De la tour, Mircea Cruceru vous montrera un lieu vers l'Est. Cet endroit s'appelle la « Gueule du bord ». De ce lieu, les moines ont extrait la pierre afin d'ériger leur édifice religieux. Sur le sommet de la colline, on trouve un mur d'argile au-dessous duquel se trouve une entrée de grotte qui semble s'être éboulée. On dit que les moines s'abritaient dans ces deux petites cavernes lors des attaques tatars ou turques.

Au sein de cette magnifique abbaye, la vie des moines cisterciens était austère. Ils dormaient sur de la paille dans une chambre commune non chauffée. Leur journée débutait à trois heures du matin. Ils ne mangeaient pas de viande mais

buvaient du vin. Ils considéraient cette boisson comme leur unique source de puissance. C'est à croire que les chemins de la foi prennent parfois des sentiers éthylique... Ils vivaient dans le silence, la soumission, la prière et travaillaient énormément. La philosophie était un grave péché et la curiosité était un vice.

Les différentes abbayes cisterciennes d'Europe communiquaient entre elles et les moines s'échangeaient les idées nouvelles pour rendre plus attractives « ces citadelles de Dieu ». Le responsable du lieu se rendait très souvent en France et visitait de nombreuses abbayes sur son itinéraire.

Des rumeurs courent que les murs massifs qui datent de plus d'un millénaire tremblent. Certains parlent de fantôme. Des séances d'exorcisme ont déjà eu lieu pour libérer l'âme de ce spectre. Était-il turc, vandale, hongrois, roumain... Tellement de peuples sont passés dans cette magnifique contrée, qu'il est très difficile de savoir.

Dans le jardin de la maison du curé, on trouve une petite source qui coule sans cesse et qui ne gèle jamais. Cette source a été déviée par les premiers moines cisterciens du cœur des montagnes de Făgăraș, à partir de la rivière Bălea. Ce simple fil d'eau coule depuis plus de huit cent ans. Sur cette source se trouve une petite roue où s'agitent trois petits marteaux en bois. Ces marteaux frappent une planche en bois et cela produit un rythme sonore. Ce dernier symbolise l'écoulement du temps et nous rappelle aussi les prières incessantes des moines.

Olivier JAKOBOWSKI

olivier.jakobowski@netcourrier.com

À visiter à Cârța et dans les environs

- *L'église orthodoxe Cuviosa Parachive de 1826 et son cimetière.*
- *Le cimetière paysan de la commune.*
- *Le moulin médiéval à eau sur la rivière Bălea.*
- *La Maison de la célèbre Maria Tănase, chanteuse de musique populaire appelée aussi le « rossignol du chant roumain ».*
- *La forêt qui peut être visitée en traversant la rivière avec le bac (pont flottant) ou par le vieux pont suspendu en bois.*
- *L'ancienne fabrique de chanvre et de lin (une partie a été transformée en fabrique pour travailler le bois).*
- *Les lacs des deux barrages situés sur la rivière Olt.*
- *À 10 kms de Cârța, à Cârțisoara, il y a la maison musée de Badea Cartan. Ce paysan illuminé est allé cinq fois à pied à Vienne et Rome. À Rome à côté de la colonne de l'Empereur romain Trajan, il s'est déguisé en dace, ancien habitant de la Roumanie avant la conquête romaine.*
- *À 30 km de Cârța, sur les montagnes de Făgăraș, il y a les chalets Bălea lac et Bălea cascade. La télécabine et la route sont les moyens d'accès.*
- *Fête traditionnelle des burduhoșii du 8 janvier où les jeunes se déguisent en tziganes et en ours.*



Un tourisme éthique

Un tourisme dynamisant pour l'économie et un moyen de conserver ou de faire revivre les cultures locales. Certes, le tourisme peut être un instrument de destruction sociale et culturelle, mais il peut aussi favoriser le développement des cultures régionales, des arts populaires et des musées. Par exemple, beaucoup d'édifices religieux et archéologiques ont été sauvés de la destruction davantage grâce au tourisme qu'à cause de la valeur qu'ils représentaient pour la population locale. De plus, certains paysages ont pu servir à améliorer certains paysages et à être à l'origine d'ensembles architecturaux et urbains originaux.

Qui sont les cisterciens ?

Simple restauration de la règle bénédictine à l'origine. Cîteaux fut en pratique un ordre nouveau dont le maître spirituel, Saint Bernard repandit l'influence jusqu'aux extrémités de l'Occident chrétien. En 1098, un moine bénédictin Robert de Molesme, érigea dans la solitude de Cîteaux, près de Dijon, un monastère réformé. Les principes de la vie cistercienne furent établis par les Pères fondateurs, en adéquation avec l'attente spirituelle de leur époque. Les premières générations de cisterciens développèrent cette spiritualité nouvelle, axée sur la démarche individuelle et non plus sur une simple délégation de la prière à un groupe social comme cela se pratiquait depuis l'époque carolingienne. La cohérence remarquable entre la doctrine et la pratique de la vie monastique a permis à cette spiritualité de s'adapter à toutes les époques, d'entreprendre les réformes grâce auxquelles elle est toujours vivace.



La mosaïque européenne face à la langue « unique » : polyglottes ou anglophones ?

DANS NOTRE MONDE où la circulation des hommes, des marchandises et des capitaux rend de plus en plus factices les frontières étatiques, parler anglais est devenu indispensable. Bien que le prétendu statut de langue universelle ne soit qu'une illusion, un abus de langage (aucune langue n'a jamais été universelle et l'anglais en est encore très loin), être anglophone représente de nos jours un facteur de réussite incontournable. On ne saurait le nier. La langue anglaise est même sur le point de s'imposer comme langue « unique » de l'Union Européenne, en dépit des prétentions, plus ou moins légitimes, à un partage du gâteau de l'allemand, du français, de l'espagnol ou de l'italien. L'Europe de demain serait donc une Europe de bilingues (exception faite bien sûr des Britanniques qui – à tout seigneur tout honneur – sont souvent de piètres polyglottes). À défaut d'être une Europe de polyglottes, car parler anglais est souvent la solution de facilité qui empêche d'apprendre plusieurs langues.

L'avenir de l'Union Européenne passe d'autre part aussi par un élargissement vers la partie orientale du continent, même si l'acceptation de cet élargissement se fait très timidement, comme s'il lui fallait mettre à bas le limes qui la sépare du monde des barbares. Or, depuis l'éclatement de l'URSS et de la République Fédérale Socialiste de Yougoslavie, l'Europe orientale ressemble à une mosaïque ethnique aux ramifications parfois particulièrement enchevêtrées. Si l'on regarde une carte des langues parlées en Europe, l'impression de diversité à l'est du continent est encore plus forte, et notamment dans sa partie sud-orientale, celle qui va des Balkans à la Moldavie. En effet, la richesse linguistique fut, jusqu'à des temps pas très reculés, exceptionnelle dans cette partie de l'Europe. Par exemple à Chişinău,

jusqu'à la seconde guerre mondiale, vivait une société fortement cosmopolite : à côté des Roumains, Russes et Ukrainiens, vivait dans la capitale bessarabe une forte communauté juive de langue yiddish, ainsi que des Bulgares, Allemands, Arméniens, Grecs, Tsiganes... Le même foisonnement existait à Belgrade sous l'Empire ottoman et jusqu'à la première guerre mondiale : on y parlait le serbe, la langue de la majorité ethnique, le turc, la langue politique, le grec, la langue culturelle et religieuse, l'aroumain, la langue du petit commerce, l'arménien, la langue des marchands de café, le yiddish et le ladino (langue des juifs sépharades). Il est vrai que les villes peuvent faire figure d'exception en tant que microcosmes dans lesquels se mêlent des populations diverses, voire bigarrées. Pourtant dans les campagnes du sud-est européen la mosaïque des populations a été un fait également longtemps indéniable. Un des cas les plus remarquables est peut-être celui de la Voïvodine, région du nord de la Serbie qui appartient à l'empire austro-hongrois jusqu'en 1918, et où le foisonnement ethnique et linguistique est encore d'actualité

(seules les populations germanophones y ont disparus à la suite des deux guerres mondiales).

Aujourd'hui, à côté des deux plus fortes populations, serbe et hongroise, demeurent des villages roumains, ruthènes (de langue ukrainienne), slovaques, russiniens (et oui, cela existe!), tzigane..., en n'oubliant de

mentionner le cas de villages où ces populations se trouvent également mélangées...

Dans de telles conditions, dans lesquelles différence et proximité sont comme les deux versants indispensables de toute vie sociale, être polyglotte a longtemps été une valeur innée et indispensable de la communauté citadine ou villageoise. La vie sans plurilinguisme

Être polyglotte a longtemps été une valeur innée et indispensable de la communauté citadine ou villageoise.

était impensable. En Voïvodine, au début du siècle, les citadins parlaient le hongrois et le serbe, souvent encore l'allemand ; dans les villages tout le monde parlait la langue majoritaire du village, de même que celle de la ou des minorités. Une connaissance, originaire du Banat roumain tout proche, de nationalité (et donc de langue maternelle) croate, parle aussi parfaitement le roumain, mais également l'allemand et le hongrois, puisque vivaient aussi des Allemands et des Hongrois dans son village natal.

Parler 3, voire 4 ou 5 langues n'était donc pas un fait exceptionnel dans cette région de l'Europe. Cependant, les polyglottes y sont, depuis le début du XX^e siècle, et plus encore depuis 1945, sur la défensive. L'apparition d'États nationaux a placé en position de «minorités nationales», donc d'infériorité, des populations qui jusque là avaient, dans les États supranationaux que formaient les Empires austro-hongrois et ottoman, une position égale à tous les autres. Peu à peu, et encore plus avec la croissance de l'urbanisation, parler une langue minoritaire est devenu un signe d'archaïsme, la marque d'appartenance à une société villageoise passéiste. Si la modernité encourageait l'apprentissage de la langue de la majorité par les minorités ethniques, devenue indispensable pour s'adresser aux administrations, pour faire des études et exercer une profession autre qu'agricole, elle condamnait en retour l'apprentissage d'une langue minoritaire par les membres de la majorité. Dans les villes de Voïvodine, si aujourd'hui les Hongrois, Roumains, Slovaques, Ruthènes ou autres Tsiganes parlent tous le serbe ou le hongrois, voire les deux, très rares sont par contre les Serbes bilingues.

Aujourd'hui l'Occident représente pour les populations de ces pays une nouvelle forme de la modernité. Si l'anglais semble petit à petit s'imposer comme langue commune de l'Union européenne, il représente de plus en plus la langue de l'ouverture à l'ouest, la langue du progrès et de l'avenir pour les jeunes générations des pays d'Europe orientale. Il en arrive même à concurrencer les langues étrangères traditionnellement pratiquées, l'allemand en République tchèque, en Pologne et en Hongrie, et le Français surtout en Roumanie, mais aussi en Bulgarie et en Moldavie. Parler anglais est devenu une priorité pour les jeunes de pays qui

cherchent à s'insérer dans les réseaux économiques mondiaux et dont la perspective, à plus ou moins long terme, est l'intégration dans l'Union Européenne. Ainsi, être polyglotte signifie maintenant de plus en plus, et seulement, parler anglais ; alors que pour les générations précédentes il s'agissait de s'entendre avec ses voisins proches du quartier ou du village. Avec l'apparition de cette nouvelle donne, quelles sont les chances de survie ou les possibilités de modification du plurilinguisme traditionnel d'Europe orientale ? L'imitation des modèles culturels occidentaux n'aboutirait-elle pas à une acculturation qui en arriverait à menacer la communication intercommunautaire ?

La réponse à ces questions ne peut être uniforme car l'Europe orientale se divise en de multiples micro-régions, dont les limites ne se calquent pas forcément sur les frontières étatiques, et qui possèdent chacune de grandes particularités. En ce qui concerne la plupart des anciennes républiques soviétiques, le bilinguisme devrait s'affirmer, le russe, la langue de l'ancienne majorité devenue minorité nationale au poids parfois important (plus de 30 % de la population au Kazakhstan, en Lettonie et en Estonie) et prenant peu à peu le statut de langue de communication internationale et commerciale dans le vaste espace de la CEI. Le cas des autres régions dépend à la fois de conditions politiques mais aussi du poids des différentes communautés ethniques minoritaires. Un bilinguisme réel, que pratiquerait les deux communautés, majorité et minorité, a des chances de subsister dans des régions où demeure

une forte minorité ethnique, par endroit même majoritaire, et qui y possède un reconnaissance et des droits indéniables. Il s'agit notamment des régions de minorité hongroise : la Transylvanie roumaine où habitent encore entre 1,5 et 2 millions de Hongrois et, dans une moindre mesure, le sud de la Slovaquie et la Voïvodine. Par contre au Kosovo, l'avenir du bilinguisme serbe-albanais s'est bien obscurci depuis quelques décennies et ne dépend plus maintenant de la seule volonté des populations, mais aussi des intérêts d'acteurs internationaux étrangers à la région. Enfin le cas de régions où demeurent des minorités de moindre importance est extrêmement complexe car correspondant à des situations très diverses. Le bilinguisme n'est souvent que le fait des minorités ethniques, les membres de la ma-
jorité nationale ne pratiquant plus que leur propre langue maternelle. Souvent même l'enjeu de ce bilinguisme pour les minorités réside dans la conservation de la langue maternelle, à côté de la langue nationale parlée dans le pays : tragédie d'une situation où le bilinguisme se perd par oubli de la langue maternelle de la communauté. La cause est déjà quasiment enterrée pour les derniers habitants de quelques villages d'Istrie (Croatie) parlant encore le valaque ou istro-roumain et elle demeure préoccupante pour les plusieurs centaines de milliers d'Aroumains en Macédoine, en Albanie, en Bulgarie et surtout en Grèce (dans le massif du Pinde, en Thessalie et dans la Macédoine grecque, les membres de cette communauté représentent une masse encore importante mais, bien que détenant un passeport européen, n'y jouissent toujours d'aucune reconnaissance officielle de la part de l'État hellénique). L'attrait de la modernité engendre le risque que les jeunes générations ne parlent plus la langue d'origine de la communauté et, parfois, ne la comprennent même plus. À moyen terme, c'est la disparition d'une langue et d'une culture qui est en jeu. Le combat pour le maintien du bilinguisme s'identifie alors avec celui pour la survie d'une culture originale. Le maintien d'une langue et d'une culture communautaire dans les minorités ethniques dépend finalement également d'un facteur extérieur : l'existence ou non d'un État où la minorité en question formerait la majorité nationale capable de soutenir, politiquement et culturellement, mais également grâce à des liens familiaux, les communautés d'outre-frontière et de défendre leur cause. C'est le cas pour les Hongrois de Voïvodine, de Transylvanie et de Slovaquie, ainsi que pour les Roumains de Voïvodine, d'Ukraine et de Hongrie ; ça ne l'est pas pour les Russiniens et les Ruthènes de Voïvodine, ni pour les Aroumains.

La préservation du plurilinguisme en Europe orientale est ainsi fortement dépendante de facteurs politiques. Alors que l'État-nation représente toujours le modèle de développement pour ces États, mais aussi pour la communauté internationale, doit-on considérer que le plurilinguisme est, dans l'état actuel des choses, sérieusement menacé ? Le fait est indéniable. Le règlement des différentes crises yougoslaves nous ont montré que les Tudjman, Milosevic et Izetbegovic défendaient en fait le même projet que les acteurs internationaux : la construction d'États-nation unitaires sur les ruines de l'ancien État multi-ethnique yougoslave. Pourtant actuellement des exemples de mosaïques ethniques demeurent encore dans notre

*Le combat
pour le maintien
du bilinguisme
s'identifie
avec celui
pour la survie
d'une culture
originale*

continent, pour lesquelles il paraît urgent d'inventer un projet de société civile, dans lequel le plurilinguisme devrait tenir une place primordiale. Il s'agit de la Moldavie où le bilinguisme officiel roumano-russe masque en fait une situation plus complexe car le russe, bien que seconde langue de la République, est la langue de communication intercommunautaire (les Ukrainiens, Gagaouzes, Juifs, Bulgares, etc, souvent pour la plupart russophones mais encore rarement roumanophones). Il s'agit ensuite de la Macédoine où le problème est d'une urgence toute actuelle, mais ne se limite pas qu'à un dualisme macédo-albanais, puisque demeurent dans le jeune État également d'importantes minorités turque, tzigane (pour ces deux communautés la confession musulmane renforce la cohésion de la communauté), serbe, aroumaine etc. Il s'agit enfin bien sûr de la Voïvodine, dont le cas a déjà été évoqué. L'histoire nous montre que depuis un siècle le modèle occidental de l'État-nation s'est peu à peu imposé à l'est du continent : car si la Yougoslavie n'était en fait qu'un dernier morceau des empires pluriethniques austro-hongrois et ottoman, les trois dernières mosaïques énoncées ci-dessus ne sont plus que des petits bastions sérieusement menacés. Et avec eux, menacées également les minorités qui y vivent. L'État-nation serait-il donc le seul modèle viable ? L'organisation confédérale sur une base cantonale a pourtant assuré la longévité d'un État comme la Suisse dont, que l'on sache, les quatre communautés linguistiques n'ont pas recours à l'anglais pour se comprendre. Le projet est donc viable et mérite d'être imaginé. L'intégration des ces régions dans une Union Européenne qui oserait jouer le risque d'une décentralisation extrême serait peut-être une solution. Est-elle utopique ? L'histoire nous apprend également que l'attrait de la modernité, la soif de progrès n'est jamais éternelle : en s'ouvrant sur l'extérieur, l'homme perd finalement un peu de lui-même et, tôt au tard, vient le besoin irrésistible de se retrouver et de réapprendre les traditions de son terroir.

Didier SCHEIN

VAIAJE,

l'aventure théâtrale d'une classe albano-macédonienne à Kumanovo

Morvan Benoist a été engagé par le Centre Culturel de Skopje pour créer à Kumanovo la seule classe mixte albano-macédonienne de Macédoine. Avec ces élèves, il a monté Ubu roi d'Alfred Jarry : la troupe, nommée « Vaiaje », a gagné le festival de théâtre amateur francophone de Skopje en avril 2001. Cinq jours plus tard, autour de Kumanovo, la guerre éclatait entre communautés albanaise et macédonienne. Morvan Benoist nous raconte l'aventure de cette classe multi-ethnique...

L'Un Est L'Autre : Pouvez-vous nous présenter Kumanovo, la ville où vous travaillez ? Quelles sont les différentes communautés ethniques qui y habitent et quels sont les liens qui existent entre elles ?

Morvan Benoist : Kumanovo est la 4^e ville de Macédoine, après Skopje la capitale, Bitola au sud et Tétovo à l'est. C'est une ville de 80 000 habitants intra-muros et 120 000 habitants en prenant les villages environnants. Cette ville, située au nord-est, est à 10 km de la frontière serbe, 15 km du Kosovo et 60 de la frontière bulgare, elle est donc un carrefour important de personnes et de marchandises en tout genre. Elle représente donc une sorte de ville tampon entre plusieurs milieux communautaires. Cette ville est donc de ce fait, une des villes les plus mélangées de Macédoine. La majorité de la population est formée de Macédoniens (45%), qui sont des slaves. La première minorité est la minorité albanaise qui doit représenter 30% de la population, ensuite viennent deux communautés à niveau égal, la communauté serbe et la communauté rom, chacune environ à hauteur de 10% de la population. Bien sûr comme dans toutes les villes des Balkans, d'autres communautés existent comme les Torbesh (macédoniens islamisés), les Turcs, les Aroumains parlant une langue romane, « cousins lointains » des Roumains...

Les liens entre les Macédoniens et les Serbes sont réels, les deux communautés s'apprécient et formaient il y a peu la Yougoslavie, il se considèrent comme des cousins.

La communauté albanaise, quand à elle, entretient des relations conflictuelles avec les deux communautés slaves. Une séparation spatiale existe dans la ville, même si elle n'est pas matérialisée par un mur et qu'elle est

assez leste, on peut rapidement se rendre compte si nous sommes dans un quartier à peuplement albano ou un quartier à peuplement macédonien. Certains quartiers sont « mixtes », mais en fait ils représentent les zones de contact entre deux quartiers communautaires.

La communauté rom, quand à elle, vit abandonnée à elle-même et semble accepter cet état de fait avec un fatalisme étonnant. Leurs conditions de vie sont semblables à celles des brésiliens des favellas, bidonvilles, le soleil en moins, et leur intérêt social est d'être les « rats » de l'économie de Macédoine, ils ont droit aux restes quand il y en a, poubelles...

« Les professeurs des deux communautés et tout le monde me promettaient bien du courage et pensait que cette classe ne fonctionnerait pas. »

L&L : D'où est venue l'idée de créer une classe bilingue à Kumanovo ?

M. B. : L'idée est venue du Centre Culturel Français de Skopje, satellite culturel et linguistique de l'Ambassade de France en Macédoine, qui dans une politique de relance du français dans les pays ex-communistes, a lancé un programme de classes bilingue en Macédoine. Ce système se substitue aux anciens programmes de lycée français, trop onéreux, en utilisant les lycées du pays et en proposant un partenariat, où un lecteur français est dépêché afin de monter une section bilingue. Ces sections fonctionnent avec des professeurs du pays, qui dispensent leurs matières, à Kumanovo (mathématique, physique, chimie, biologie et littérature), après avoir été formé à la langue française, un an de formation linguistique et des stages de formation linguistique en France.

À Kumanovo le projet du Centre Culturel était de créer deux classes bilingues, une macédonienne et une albanaise, avec le but lointain de les réunir au niveau de la troisième année de lycée (en Macédoine le lycée compte 4 années et non 3 comme en France) après deux ans de travail séparé.

Après quelques semaines dans la ville, j'ai proposé au Centre de ne faire qu'une classe bilingue, mais de la faire mixte directement, car il me paraissait bien improbable vu la haine cordiale qui lie ces deux communautés qu'après deux ans de travail séparé ils acceptent de se mélanger. De même, il fallait insister sur le fait que nous n'étions pas en mesure d'avoir deux classes bilingues, du fait du problème humain et matériel, ce qui était de plus la vérité, car personne réellement au début, ne tenait à cette classe mixte, et tout le monde préférait des classes séparées. Pour me faire adhérer à leurs vues, les professeurs des deux communautés et tout le monde me promettait bien du courage et pensait que cette classe ne fonctionnerait pas.

L&L : Comment l'ouverture de cette classe a-t-elle été perçue par les habitants des communautés macédoniennes et albaises de Kumanovo ?

M. B. : Je dois dire que j'ai toujours fait très attention à me placer à l'« orée du bois » entre les deux communautés afin de tenter de réussir le travail qui m'avait été confié, monter la seule classe en Macédoine où des élèves des deux communautés les plus en conflit, devaient travailler ensemble. J'ai eu un an pour trouver à mes différents interlocuteurs, directeurs d'école (lycée et collège où j'allais présenter le projet pour l'inscription d'élèves), professeurs du projet et professeurs hors du projet, ainsi que toutes les personnes que j'ai pu rencontrer, que je ne me plaçais pas dans une logique communautaire, mais que cette classe fonctionnerait avec tous les élèves du lycée « Goce Delcev », école dans laquelle étudiaient de manière séparée, des Macédoniens et des Albanais. J'ai dans ce cadre été le cristallisateur de toutes les peurs des populations. À mon arrivée, le Centre Culturel Français avait, pour m'épauler dans ma prise de contact avec ce nouvel environnement investie une personne de co-responsable de la classe bilingue. Il s'est avéré que cette personne sabotait consciemment ou inconsciemment toutes possibilités de travail avec la communauté albanaise, par un état d'esprit autoritaire et exclusif. Les professeurs albais sont donc retirés du projet et m'ont

donné comme explication que de tout temps la France avait de bonnes relations avec les Serbes et les Slaves en général et que cela prouvait que ce projet n'était pas pour eux. J'ai donc du à ce moment-là, aller « à la pêche » aux professeurs albais afin de sauver ce projet. Les professeurs macédoniens quand à eux, au début, me voyaient plutôt d'un bon œil, mais ma volonté réaffirmée de travailler avec tous et sans discriminations d'aucune sorte à commencer à troubler leur relative confiance. Assez rapidement, j'ai senti une méfiance de leur part, puis un désintérêt du projet et ensuite une sorte d'indifférence affichée. Par exemple certains professeurs que je salue respectueusement depuis maintenant deux ans et demi, affichent encore cette volonté de ne pas me répondre et de passer à côté de moi comme si je n'existais pas.

Au niveau des habitants, je dois dire que l'impression que j'ai eu est que les parents des élèves étaient sceptiques sur la mixité, mais en même temps conscient de l'intérêt pour leurs enfants à apprendre une langue étrangère avec un natif et à rentrer dans un projet qui promet à leurs enfants de pouvoir s'inscrire dans une faculté française à l'égal d'un élève français.

« Un élève, même si il est étrange pour lui de se retrouver avec des élèves de la communauté voisine qu'il déteste, ne va pas forcément faire un rejet et semble curieux de voir ce qui va se passer. »

L&L : De quelles façons les élèves ont-ils été « inscrits » dans la classe ? Était-ce leur choix, celui des parents... ? Avez-vous eu beaucoup de demandes ?

M. B. : Afin de faire connaître ce projet, j'ai au cours de ma première année sur Kumanovo, fait le tour des collèges et expliqué aux directeurs des établissements le projet, rencontrer le maximum de professeurs de français afin qu'ils soient mes relais dans les différentes écoles et diffuser, par le biais des télévisions locales, des clips de publicité.

Il est toujours très difficile de savoir qui décide, mais quand je me souviens des inscriptions et des premiers cours de la classe bilingue de la première génération, je peux assurer qu'aucun élève ne semble être venu dans la classe bilingue contre son gré.

En général et le reste de cette interview le prouvera, je trouve ici en Macédoine les élèves beaucoup moins bloqués que leurs parents dans leur mode de fonctionnement cérébral. Un élève, même si il est étrange pour lui de se

retrouver avec des élèves de la communauté voisine qu'il déteste, ne va pas forcément faire un rejet et semble curieux de voir ce qui va se passer. Les adultes, au premier lieu desquels les professeurs sont eux complètement bloqués et diffusent même par leur manière d'être un rejet de l'autre palpable, qui forcément contribue auprès des enfants dont ils ont en charge l'éducation, à développer encore s'il en était besoin, la méfiance et la haine entre ces deux communautés.

L&L : Vous travaillez avec les élèves de votre classe la mise en scène de « Ubu roi » d'Alfred Jarry. Pourquoi Ubu ? Qu'est-ce qui a motivé le choix du spectacle ?

M. B. : Le choix est totalement subjectif et c'est le mien. J'ai cherché des pièces de théâtre en français, qu'elles soient écrites ou non par un français, afin de faire créer à un petit groupe d'élèves motivés quelque chose entre eux.

Ma connaissance théâtrale est très légère, mais il m'a semblé très difficile de trouver des pièces pouvant parler de thèmes les plus profonds soient-ils mais avec un comique enracinée dans la pièce, un ridicule permettant à des élèves non-natifs de pouvoir s'amuser avec la langue française.

C'est un point de vue très personnel mais dans ma conception, le théâtre est un jeu, et le jeu est par définition vivant. Il doit donc y avoir du tragique, mais une bonne part de comique et une relative ouverture du texte afin de donner aux élèves un espace d'improvisation. Le ridicule est aussi de ce point de vue un ressort du théâtre très intéressant.

Bref, Ubu est à cet effet une pièce très bien construite, car elle offre une liberté totale au jeu, elle permet aussi une souplesse au niveau du langage incroyable. J'ai d'ailleurs eu cette année beaucoup de mal à trouver des pièces qui me satisfont autant. (Si vous connaissez des œuvres, n'hésitez pas, ce sera votre contribution...)

L&L : Comment la culture française est-elle perçue en Macédoine ? Est-elle un écho important ?

M. B. : La culture française revêt un aspect vieillot en Macédoine (Gilbert Bécaud, Joe Dassin, Mireille Mathieu...), et même si cette image commence à évoluer (Taxi, Astérix et Obélix, Zazie...) elle reste loin de représenter le « dynamisme » d'une culture anglo-saxonne ou américaine omniprésente.

La France représente LE pays de la culture, ce qui n'est en fait pas une si bonne chose que ça. Car nous représen-



tons un peu ici une image figée de la culture ; Paris, la tour Eiffel, la mode, les cuisses de grenouille... Par contre au niveau du dynamisme culturel nous devons représenter dans l'esprit du jeune macédonien avide de nouveautés à peu près ce que peut représenter pour nous le dynamisme culturel autrichien...

L&L : Pour les acteurs, que représente le personnage d'Ubu ?

M. B. : À vrai dire, je n'ai jamais parlé réellement avec les élèves de ce qu'ils comprenaient de cette pièce, car ici tout peut très vite se rapporter à la politique et mon but visait l'inverse, fédérer des jeunes de communautés différentes à la lisière de la guerre, à monter un spectacle traitant de la comédie tragique qu'est la vie.

Mais, certains Français que nous n'avons pas pu éviter, ont bien évidemment demandé à mes élèves s'ils comprenaient ce qu'ils jouaient...

Et leurs réponses du reste assez évasive, du fait de l'intelligence de la question posée, m'a laissé comprendre que le père Ubu avait été compris et cerné, et que les noms d'oiseaux qui volaient à côté de ceux des représentants politiques les plus éminents de ce pays qui ont amenés, quatre jours après la première représentation d'Ubu à Skopje, la guerre dans les faubourgs de Kumanovo n'étaient pas de simples coïncidences.

De plus pour les aider dans la construction de leurs personnages respectifs, je me servais d'images d'hommes politiques français connus, afin d'en extraire la suffisance, le ridicule ou le sérieux affiché, qu'il fallait utiliser pour Ubu et ses personnages.

« ce que ce qui a étonné le public était plutôt l'énergie, la vie que ces élèves et que cette pièce avait réussi à leur diffuser »

L&L : Quant a eu lieu la première du spectacle ? Quelle a été la réaction du public ?

M. B. : La spectacle a eu lieu le samedi 28 avril 2001 à Skopje dans le cadre du festival francophone de théâtre amateur de Macédoine. Cette date ne prend sa valeur que quand on la met en relation avec d'autres plus à même de lui donner un relief.

Depuis le début du mois de mars, la Macédoine était plongée dans un état de torpeur, personne ne sachant réellement ce qu'il allait advenir, tout le monde espérant la paix, mais redoutant plus réellement la guerre. Et le jeudi 3 mai, soit 5 jours après notre représentation à Skopje et la victoire de cette

troupe, la guerre enflammait les abords de Kumanovo, plus précisément les villages albanais où les rebelles albanais avaient pris position et que l'armée macédonienne pilonnait afin de tenter de les en extraire.

Si je me souviens bien, le public était content et est venu nous féliciter de notre travail, mais plus que du fait du caractère mixte évident de ce travail, je crois que ce qui a étonné le public était plutôt l'énergie, la vie que ces élèves et que cette pièce avait réussi à leur diffuser, un réel échange s'étant instauré avec la salle qui, à plusieurs reprises, a manifesté sa joie par des rires, alors que les autres pièces avaient laissés le public à distance, ce qui dans un festival amateur de théâtre de langue étrangère dans un pays, est malheureusement souvent le cas du fait des difficultés linguistique du public.

L&L : Et la réaction des habitants de Kumanovo ?

M. B. : Malheureusement, la guerre ayant débuté trop tôt (elles débutent souvent trop tôt...) nous devions jouer « Ubu Roi » au « Narodna Teatar od Kumanovo » à notre retour de Bulgarie, récompense de notre victoire à Skopje, mais le jour de notre départ pour la Bulgarie, le 3 mai, la guerre se répandait sur Kumanovo, et donc de Bulgarie, la troupe a du se dissoudre, les trois Albanais partant se réfugier en Turquie, leurs villages étant pilonnés, ils leur étaient impossibles de rentrer chez eux. J'ai donc ramené les macédoniens en Macédoine, et un élève s'est réfugié en Suisse.

Nous n'avons donc pas eu la possibilité de présenter ce travail, mais la sympathie d'une personne que je tiens à signaler ici, M. Goran Ilic, forçat du théâtre sur Kumanovo et qui m'a assuré de son soutien, nous permettra le jour où tous les élèves de la troupe se reverront ensemble, de présenter enfin ce spectacle sur Kumanovo.

(Cette troupe s'appelle « VAIAJE » du nom des six comédiens qui la forment Valon, Arta, Igor, Ardian, Julija et Elena.)

« cette pièce a été le lieu pour eux de prendre conscience qu'ils pouvaient travailler ensemble »

L&L : La montée des tensions entre Macédoniens et Albanais a-t-elle eu des répercussions sur les relations entre les acteurs ? Sur leur travail sur le spectacle ?

M. B. : Forcément, elle a eu des répercussions, mais mon rôle était de tenter de faire que les élèves veuillent conti-

nuer à travailler ensemble, alors que leurs communautés propres sans y être opposés n'y adhéraient pas. Mon rôle a donc été d'insuffler une énergie afin de leur faire prendre conscience que c'était notre projet à tous, pas seulement celui du professeur, et que c'était eux qui se retrouveraient sur scène, nous avons donc réussi par cette espèce de fuite en avant à ne pas nous focaliser sur la crise qui s'installait. Evidemment les élèves n'étaient pas et ne sont toujours pas d'accord sur de nombreuses questions politiques, étant donné l'éducation contradictoire que l'on injecte dans la tête de ses enfants issus de la même terre. Mais cette pièce a été le lieu pour eux de prendre conscience qu'ils pouvaient travailler ensemble, que le préalable n'était pas d'être d'accord pour travailler, mais de travailler pour trouver des points d'accord, qu'il ne servait à rien de « fermer les stores » de la Macédoine, en proclamant l'état de guerre, et de régler les problèmes en comité fermé, mais de commencer par travailler afin de pouvoir régler les désaccords.

À l'heure actuelle où l'on parle de paix, de concorde et de réconciliation nationale, la guerre de l'année dernière et ses répercussions font que les communautés albanaise et macédonienne sont maintenant complètement séparées, les lycées qui même s'ils fonctionnaient de manière séparée, les élèves apprenant dans leur langue natale, les lycées donc, étaient malgré tout des zones où les élèves se voyaient. Suite à l'agression d'un professeur par un élève, les élèves sont aujourd'hui séparés spatialement, et n'ont donc plus aucun contact entre eux.

Pour les élèves en eux-mêmes, je pense qu'ils ne voyaient pas où tout cela allait les mener, mais que l'expérience les intéressait et ils l'ont tentée. Une preuve est que je viens de recevoir un message d'un élève qui me dit (je cite de mémoire) « je ne veux pas que la troupe et Ubu en restent là, et je veux que l'aventure continue en France et en Macédoine ».

« Aujourd'hui une tension reste palpable et rien n'est réellement réglé »

L&L : Votre travail théâtral a été interrompu par la guerre qui opposa les forces macédoniennes aux rebelles albanais. Que s'est-il passé exactement à Kumanovo ?

M. B. : Kumanovo est, comme nous l'avons déjà vu, une zone tampon entre trois aires de peuplement, serbe, albanais et macédonien. Suite à l'éclatement de la Yougoslavie, le facteur serbe est moins présent sur Kumanovo, mais il reste présent.

Kumanovo pourrait-être schématiquement décrit ainsi, la zone à l'ouest de la ville est une zone à majorité de peuplement albanais, alors que celle à l'est est macédonienne.

Le 3 mai, l'UCK (les rebelles albanais) ont investis la majorité des villages à peuplement albanais et en ont interdits l'accès aux forces de police et d'armée macédoniennes. En réponse, l'armée macédonienne a commencé à bombarder ces villages. Dans la ville de Kumanovo même, la paix a été préservé, seul un restaurant albanais a été plastiqué, mais n'a entraîné que des dégâts matériels. Le couvre-feu a été instauré, tantôt à neuf heures du soir, tantôt à dix heures puis onze heures. Mais une tension très forte était palpable, les tirs de mortiers, les tirs d'hélicoptères, les manœuvres des chars, les tirs de kalachnikovs, tout cela s'entendait parfaitement durant la journée et mieux encore durant la nuit. Cette atmosphère a perduré du 3 mai à la mi-août, date à laquelle l'accord d'Ohrid (accord entre les USA, l'Europe et les différents partis politiques de Macédoine) ont permis de sortir d'une logique de confrontation pour aller vers une logique de règlement du conflit par une voie politique. Aujourd'hui une tension reste palpable et rien n'est réellement réglé, l'accès aux villages albanais est toujours coordonné à la création de patrouilles de police mixte, qui ne voit le jour que très lentement; la loi d'amnistie a été votée jeudi 7 mars 2002, il y a trois jours, soit plus de dix mois après le début des conflits à Kumanovo et plus d'un an après le début du conflit en Macédoine.

La région de Kumanovo est la région où il y a eu le plus de combats et de destructions, un village comme Matejce est décimé, un village comme Slupcane est criblé de balles et de tirs de mortier et un village comme Opaje comprend un nombre de maisons brûlées de l'intérieur assez conséquent. Dans certains villages, Slupcane, Vaksince ou Lojane, l'électricité est réapparue bien après la fin de cet hiver qui a été aux dires des habitants de la Macédoine un des plus froids depuis de nombreuses années. De nombreuses personnes ont donc passées cet hiver dans des conditions de vie très dures, cela ne les a pas aidés à panser leurs plaies.

La cohabitation sur Kumanovo a toujours été compliqué et conflictuelle, mais la guerre du printemps/été 2001, a agrandie encore, s'il en était besoin, le fossé qui existe entre ces deux communautés.

L&L : Comment les retrouvailles entre les acteurs se sont-elles passées ?

M. B. Depuis le 5 mai et l'éclatement de la troupe, VAIAJE n'a pas encore pu se réunir en entier. Un élève poursuivant des études supérieures en France, un autre en Suisse, il ne reste que quatre membres en Macédoine. Mais les élèves qui ont pu se rencontrer tiennent à la poursuite de cette expérience et tous attendent avec impatience notre prochaine venue en France.

Certains conservent des relations, alors que le climat actuel où rien n'est encore véritablement réglé appelle plutôt au repli sur soi-même et sur sa communauté.

L&L : Votre spectacle a reçu des récompenses en Macédoine, puisque vous avez gagné un concours de théâtre à Skopje. Quels sont les futurs projets de « VAIAJE » ?

M. B. : VAIAJE compte donc venir en France à deux reprises ce printemps-ci afin de présenter son travail dans deux festivals de théâtre amateur, à Rennes du 1 au 7 avril, puis à Brest du 1 au 7 mai. Ensuite l'autre projet est de monter UBU à Kumanovo, avec l'aide du « Narodni teatar od Kumanovo » et de Goran Ilic. Ensuite il nous faudra faire évoluer ce projet vers quelque chose de différent, les élèves étant maintenant à la faculté, et souvent séparés, je ne suis moi-même pas sûr de pouvoir rester encore longtemps en Macédoine, ces deux voyages seront donc le moment pour les élèves de décider ce qu'ils veulent faire de ce beau, mais fragile, jouet qu'ils ont créés.

« La police nous laissa repartir un peu ahurie, un élève macédonien venait de sauver la mise à son collègue de théâtre albanais. »

L&L : L'aventure de « VAIAJE » a-t-elle changé quelque chose pour les acteurs, dans leur rapport avec les membres des autres communautés ethniques (et pas seulement avec les acteurs de la troupe), dans leurs sentiments vis-à-vis de la Macédoine, ou tout simplement dans leur vie quotidienne ?

M. B. : Effectivement l'aventure de VAIAJE a changé, pour les acteurs, leurs conceptions de l'autre, entre eux comme pour l'image qu'ils perçoivent de l'autre communauté. Ceci est plus ou moins palpable en fonction des élèves et de leur sensibilité.

Je vais juste vous raconter un événement qui reflète bien ce qui a pu changer dans la tête des acteurs.

Le 3 mai 2001, nous devions partir de Kumanovo pour la Bulgarie afin de pré-

senter notre travail. J'arrive à Kumanovo, pour régler quelques problèmes administratifs et là, la ville m'apparaît en état de siège, l'armée est partout, une tension angoissante commence à se sentir dans le regard de la population, tout le monde en est sûr, la guerre va débiter.

Les élèves albanais de la troupe sont des villages, deux d'entre eux arrivent à quitter leur village, mais un dernier, tenant le rôle du père Ubu, ne peut arriver à Kumanovo.

Les forces militaires sont en position, il ne peut plus quitter son village. Par chance, les autorités macédoniennes n'avaient pas encore coupés les lignes téléphoniques, je peux donc joindre cet élève. Il me propose de passer à travers champs, afin de rejoindre une vieille gare où je devrais me trouver avec une voiture afin de le ramener à Kumanovo. C'est cela ou le spectacle tombe à l'eau.

Evitant d'utiliser ma voiture personnelle, des plaques étrangères entraînant à ce moment de tension extrême une paranoïa policière, je prends un taxi et un élève macédonien décide de m'accompagner afin de faciliter les contacts éventuels que nous aurions avec la police. Grand bien lui en prit, arrivant à la vieille gare à l'heure convenue, nous dûmes attendre l'élève albanais une bonne vingtaine de minutes, car il dut slalommer un peu plus que prévu afin de ne pas être vu.

Mais la police macédonienne ne comprenant pas ce que nous faisons ici commença à nous interroger, mon macédonien me permet de faire rire les filles, mais pas vraiment de dérider la police trois minutes avant la guerre ; l'élève macédonien réussit donc à expliquer ce que nous faisons là. A ce même moment, l'élève albanais fit son apparition, la scène était complètement absurde, mais est en fait une bonne parabole de ce que pourrait être ce pays. La police après la fouille réglementaire nous laissa repartir un peu ahurie, un élève macédonien venait de sauver la mise à son collègue de théâtre albanais.

Plus tard, chacun de ses deux élèves m'a reparlé de cette aventure.

L'élève macédonien m'a avoué que sa famille ne voulait pas qu'il vienne avec moi chercher l'élève, pas par méchanceté, mais plus par peur de ce que cela pourrait entraîner pour lui si la guerre éclatait plus encore.

L'élève albanais de son côté m'a avoué qu'il n'oublierait jamais ce qu'il avait fait pour lui, le risque qu'il avait pris pour venir l'aider, alors que lui m'avouait qu'il ne savait pas si il aurait fait pareille dans le cas contraire. Question que l'on peut tous se poser, non ?

Enfin bref, la troupe au complet nous sommes partis en direction de la Bulgarie.

Au sortir de Kumanovo, un très beau point de vue permet d'embrasser toute la plaine qui donne sur les villages albanais. Ce jour-là, nous ne vîmes que l'embarquement sous les firs de mortiers et d'hélicoptères des forces en présence, alors que trois élèves albanais et trois élèves macédoniens allaient représenter ensemble la Macédoine, au festival de Burgas.

Notre arrivée à Burgas se fit très tôt, vendredi matin. Après une courte nuit, nous nous devions d'être dès le vendredi présent au festival où nous avions été invités. Ce vendredi reste pour moi, le jour le plus difficile ainsi que le plus beau que j'ai eu l'honneur de passer avec ces élèves.

Ce jour-là, les élèves ont dépensé le maigre argent qu'ils avaient afin de se tenir au courant de ce qui se passait chez eux. Les nouvelles les plus contradictoire nous arrivaient, de « tout va bien », à « les villages sont rasées ». Après une journée où nous avons tenté de nous divertir coûte que coûte, alors que le cœur n'y était qu'à peine, il nous a bien fallu nous poser la question à savoir était-il encore intéressant de continuer à faire comme si rien ne se passait, et surtout les élèves étaient-ils en condition de jouer cette pièce alors que la guerre battait son plein.

Nous nous sommes donc réunis, tous ensemble, et les élèves ont décidé de ne pas jouer et d'aller se réfugier, pour les Albanais dès le lendemain en Turquie.

Une fois cette décision prise, il nous restait une soirée à passer ensemble, qu'allions-nous en faire ?

« la véritable représentation avait eu lieu, et elle avait eu lieu pour ceux pour laquelle elle avait réellement une importance »

Je pense que pour les élèves, comme pour moi, cette soirée que nous avons réussi à garder sur bande vidéo restera un des plus beaux souvenirs et une des plus belles réussites de VAIAJE.

Alors que la discussion entre les élèves étaient depuis le matin assez complexe, nous nous sommes décidé à faire les cafés afin de nous divertir. Il y avait une ambiance de complicité et d'émotion entre les élèves qu'il m'a été donné de voir que très très peu souvent. L'alcool aidant, nous sommes rentrés nous coucher et là s'est passé une folie collective que personne ne s'explique encore aujourd'hui. Tout le monde avait investi sa chambre, mais personne ne pensait à dormir. Le couloir du dortoir est alors devenu une scène de théâtre improvisée, où tous les élèves se sont nerveusement lâchés, ainsi que moi, et ont donnés 20 minutes d'un spectacle d'improvisation totale. Chaque élève a

inventé un rôle qui collait à sa personnalité et une folie verbale, en français, s'est emparé de nous tous. Bref nous nous jouions pas le lendemain, mais la véritable représentation avait eu lieu, et elle avait eu lieu pour ceux pour laquelle elle avait réellement une importance, un sens, ceux qui savaient ce que cela représentait pour eux.

Le lendemain, le départ des élèves albanais se fit dans les pleurs de tous, sauf des garçons, parce que quand même...

Et à ce jour, nous n'avons pas pu nous revoir tous ensemble et visionner cette cassette-vidéo.

Je ne sais après cela vous dire, si quelque chose a changé, mais je sais que plus jamais je n'ai entendu mes élèves rire aux blagues racistes que les communautés s'échangent, et tous me parlent de ces moments avec une émotion qui me fait comprendre qu'ils n'ont, comme moi, toujours pas bien compris ce qui s'est passé.

L&L : Comment imaginez-vous l'avenir de la Macédoine ? (Question pour les acteurs)

M. B. : Je n'ai à aucun moment de mon travail avec ces élèves entamé de discussions politiques et tenté de les questionner sur une question, certes importante, mais en même temps aussi complexe et aussi difficile que celle-ci. Je pense qu'à 17 ans, il est très difficile de se confronter à la réalité que le pays qui vous a vu naître va peut-être disparaître un jour où l'autre, ou sombrer dans une guerre civile.

Je ne leur ai donc pas posé votre question.

Mais je peux tenter de vous expliquer ce qu'il m'a semblé comprendre de ce qu'ils laissaient transfuser de leurs sentiments.

Tous pensent qu'il y aura toujours des problèmes en Macédoine, que la politique est trop présente ainsi que la mafia, ce qui entraîne un développement économique toujours retardé. De plus tous ont aussi conscience d'une certaine confusion entre des problèmes de vie en général difficile pour tout le monde, avec le rejet de cette responsabilité sur le voisin, processus largement alimenté par les politiques, les médias et l'environnement social en général, même s'il est évident que l'on est aujourd'hui plus égal en Macédoine suivant son appartenance où non à la communauté majoritaire.

Enfin, je pense qu'ils essayent de ne pas penser à l'avenir, et tentent au jour le jour de se construire un futur.

Il me semble de plus en plus difficile, voire même déplacé de ma part, de leur poser cette question pour m'entendre

répondre « je ne sais pas », tout en voyant ces jeunes s'investir complètement dès qu'on leur propose quelque chose de constructif.

Je botterais donc en touche votre question en répondant que la plus belle preuve du futur de la Macédoine se trouve dans l'investissement de ces jeunes dans des actions qui ne sont malheureusement que trop rares, voire inexistantes aujourd'hui en Macédoine.

Propos recueillis par
Bolek

Morvan Besnoit a également créé deux associations en Macédoine, ALUCI-NOVO et CLASSE-BILINGUE, une à vocation culturelle et l'autre linguistique, seules associations mixtes de Kumanovo, afin de monter le maximum de projets, et que si nos lecteurs potentiels voulaient s'investir dans des projets de ce type, il a quelques projets qui lui tiennent particulièrement à cœur, et qu'il aimerait voir se réaliser.

- projet de création du premier lieu mixte d'expression culturelle à Kumanovo, baptisée « Cosmopolite Diffusion »
- projet de création d'un festival de musique dans lequel les élèves des différentes classes bilingue, deux cette année, trois l'année prochaine, soit 75 élèves, seront investis.
- Recherche toujours plus importante de partenaires en France, lycées, associations de développement, festival de théâtre amateur... qui aimeraient s'investir avec eux et renforcer plus encore cette dynamique unique.

Contact :

Morvan BENOIST
Coordonateur de la classe bilingue
de Kumanovo
Tel. : (depuis la France)
00-389-70-596-104
Mel : morvano@hotmail.com



Shanghai

la tête du dragon

Shanghai a toujours occupé une place particulière parmi les villes chinoises. D'abord ville jeune, puisqu'elle ne date que du XIX^e siècle, dans un pays où la civilisation urbaine est plusieurs fois millénaire. Elle est d'autre part la ville peut-être la moins chinoise de Chine : en effet, elle garde dans son architecture les traces de l'époque des concessions, de cette époque où, à la fin du XIX^e siècle, la Chine s'ouvrait aux puissances capitalistes, en particulier européennes. Ces traces se trouvent à Puxi (en chinois « à l'ouest du Pu », la rivière traversant Shanghai), c'est-à-dire sur la rive gauche, et sont formées, d'une part par le Bund, la rue longeant la rivière, d'autre part par l'ancien quartier des concessions étrangères aux styles particuliers, notamment le quartier anglais construit dans un digne style victorien, au sud de la rue de Nankin, la principale artère commerçante, constamment encombrée, qui traverse Shanghai d'est en ouest, perpendiculairement au Bund.

QUAND EN 1949 les communistes prirent le pouvoir, Shanghai devint la mal-aimée de la nouvelle République Populaire, à cause de sa place centrale dans l'ouverture du pays aux capitalistes étrangers. Aussi, bien que demeurant la première métropole chinoise par le nombre d'habitants, la célèbre cité des banquiers victoriens cossus et ronds-douillards des années 1930 perdit son rôle de capitale économique car, dans un régime communiste, la fonction économique est entièrement subordonnée à la fonction politique. C'est donc Pékin, la capitale politique, qui s'empara de cette place. Shanghai présenta alors le visage étrange d'une grande métropole aux traces d'un passé luxueux, mais dans laquelle un certain laisser-aller prenait la forme d'une absence d'organisation interne et d'un tissu urbain sans séparation fonctionnelle, dans lequel les quartiers d'habitations sont mités par la présence d'usines. C'est peut-être au niveau des transports que la situation de Shanghai prenait son aspect le plus épouvantable : peut-on s'imaginer quelle est la vie dans une métropole de 13 millions d'habitants, s'étendant sur plusieurs dizaines de kilomètres, avec des villes nouvelles satellites, sans métro ! L'état des transports firent de la Shanghai communiste une ville menacée d'étranglement. Quant à ses installations portuaires, elles furent desservies par la politique de fermeture et d'autarcie de la période maoïste et atteignirent un fort niveau de vétusté.

Si, à la fin des années 1970, le début de la politique de développement économique, dénommée par les dirigeants chinois « économie socialiste de

*Peut-on
s'imaginer
quelle est la vie
dans une
métropole
de 13 millions
d'habitants,
sans métro ! »*

marché » consista d'abord en une ouverture de la province du Guangdong aux investisseurs étrangers, à partir des années 1990 Shanghai bénéficia à son tour de mesures favorables à l'accueil des capitaux étrangers. En effet dans les années 1980, c'est surtout le « lobby » cantonais (Canton est la capitale de la province du Guangdong) qui était influent dans les cerces centraux du pouvoir, dans les années 1990, les dirigeants shanghaiens devinrent à leur tour de plus en plus pressants. Shanghai s'associa donc à la politique de libéralisation économique et d'ouverture. Le paysage de la ville, mais même toute l'organisation de la métropole shanghaienne s'en trouva alors profondément et rapidement bouleversé.

Cette réorganisation trouve son point de départ dans l'ouverture d'une vaste ZES, Zone Économique Spéciale dans laquelle des facilités notamment en matière d'impôts sont faites aux investisseurs étrangers, à Pudong (en chinois « à l'est du Pu »), vaste zone de 522 km² jusqu'alors mal famée, occupée par des entrepôts, des rizières et des champs de cultures maraîchères.

C'est toute la logique urbaine de l'agglomération qui s'en trouve alors bouleversée. Un nouveau CBD ou quartier des affaires s'élève rapidement, face au Bund, à Lujiazui, avec déjà plus d'une centaine de gratte-ciel de verre au style futuriste : celui du Jinmao (Centre financier international), le plus haut du monde, avec ses 88 étages concentre déjà plus de banques étrangères que Canton, Shenzhen et Pékin réunis. De part et d'autre de ce Manhattan oriental, de vastes espaces accueillent maintenant des entreprises à production à forte valeur ajoutée, dont on attend un effet d'entraînement technopolitain. Au nord, l'agglomération atteint déjà l'embouchure du Yangzi au bord duquel s'édifie le nouveau port de Waigaoqiao, associée à une vaste zone industrielle, qui doit faire renouer Shanghai avec son ancien rôle maritime et commercial. Enfin, à l'ancien aéroport de Hongqiao, à Puxi, devra s'ajouter en 2005 le nouvel aéroport international de Pudong d'une capacité d'accueil de 70 millions de passagers internationaux par an.

L'ancien centre de Puxi subit maintenant cruellement la concurrence de Pudong. Tout se passe comme si l'on voulait effacer les traces du passé, qu'il soit celui de l'époque des concessions ou de celle de Mao. Encore occupée par de nombreuses entreprises d'État, aux équipements anciens et parfois polluants et dont la réforme s'annonce difficile, avec une moyenne de 100 000 licenciements par an, Puxi connaît maintenant une pauvreté accrue : 1,5 millions de personnes, soit 12 % de la population shanghaienne, vivrait en-dessous du seuil de pauvreté. A Puxi, beaucoup d'habitants vivent encore dans des lilong, constructions traditionnelles de deux ou trois niveaux où de minuscules logements, suroccupés et insalubres, entourent une cour. Le développement de Pudong s'accompagne d'un vieillissement accéléré de Puxi. Les rénovations s'accompagnent souvent de relogements

*Un nouveau
quartier des affaires
s'élève rapidement
avec déjà plus
d'une centaine
de gratte-ciel
de verre
au style futuriste*

des habitants dans les villes nouvelles créées à la fin des années 1950, éloignées et mal desservies. Du point de vue de la division fonctionnelle de l'espace, Shanghai opère une rédefinition brutale : elle passe d'un système dans lequel la séparation entre habitations et entreprises était absente à une différenciation, digne de Le Corbusier, entre quartiers d'habitations (à Puxi et de plus en plus dans les villes nouvelles) et quartiers de travail (à Puxi et de plus en plus à

Pudong). Shanghai retrouve ici le modèle d'urbanisme occidental, après 40 ans de parenthèse maoïste.

Les deux centres de Shanghai sont en outre gérés par des administrations différentes, marquées par des idéologies difficilement compatibles ; aussi malgré les discours officiels sur leur complémentarité, illustrée par la nouvelle ligne de métro qui relie le Bund et la rue de Nankin à Lujiazui, il s'agit bien d'une

situation de concurrence qui s'établit entre Puxi et Pudong. L'espace shanghaien connaît donc une dualisation croissante, dans laquelle Pudong se réserve la meilleure part : avec seulement 12 % de la population, Pudong réalisait en l'an 2000 25 % du PIB municipal grâce aux multinationales étrangères, avec un taux de croissance double de celui de la municipalité dans son ensemble (23 % contre 10 % pour la période 1992-1995). Alors que Puxi s'engluait dans la réforme d'un secteur industriel hérité de l'époque communiste et inadapté à une logique de concurrence, Pudong s'affirme comme l'une des trois grandes portes de l'ouverture de la Chine, avec le couple Hong Kong – Guangdong et Pékin, vers la globalisation et à la division internationale du travail. Il est vrai cependant que la brusque renaissance de Shanghai au capitalisme connaît certaines limites : les nouvelles tours ne sont occupées qu'à 30 % de leur capacité car les surinvestissements ont provoqué un phénomène de bulle immobilière et une flambée des prix de location des surfaces de bureaux (23 dollars/m² en 1990 contre 190 dollars en 1995) ; certaines entreprises préfèrent même s'installer à Puxi où les prix sont beaucoup moins élevés. D'autre part la nouvelle bourse de Shanghai, qui ne pèse que 15 % de la capitalisation de celle de Hong Kong, demeure d'intérêt encore très limité. Enfin, la croissance de l'économie de Shanghai est en grande partie tributaire de la situation internationale, comme l'a montré le ralentissement enregistré lors de la crise asiatique de 1997.

L'avenir de Shanghai se pose certainement en question de rang. Quelle place connaîtra la nouvelle Shanghai capitaliste ? Est-elle destinée à devenir un pôle de développement régional, la « tête de dragon » annoncé par les dirigeants chinois qui doit à terme drainer et entraîner par son dynamisme une vaste région qui, le long de la vallée de Yangzi, rendu navigable jusqu'à Chongqing par la construction du barrage des Trois Gorges, le plus

grand du monde, doit atteindre la province la plus peuplée de Chine, la région fertile du Sichuan, au pied déjà du plateau de Tibet : en tous près de 300 millions de personnes, avec les métropoles pluri-millionnaires de Hangzhou, Wuhan, Chongqing et Chengdu ? Ou bien recouvrera-t-elle sa place de capitale économique de la Chine, une nouvelle Chine lancée

sur un chemin hésitant entre socialisme et capitalisme, mais une place qu'envient aussi Hong Kong et Pékin ? Ou bien encore Shanghai réussira-t-elle son pari de devenir une grande métropole internationale, pouvant discuter d'égale à égale avec Taipei, Séoul, voire Osaka ou même Tokyo ?

L'avenir de Shanghai n'est pas simple à deviner : il dépend certainement de Shanghai elle-même, de sa capacité à résoudre ses propres contradictions,

contradictions sociales et spatiales, mais aussi contradictions idéologiques. Il dépend aussi des jeux de pouvoir qui se jouent dans les cercles étroits du parti et auprès desquels les « lobbies » régionaux rivalisent d'influence. Il est ensuite tributaire certainement de la conjoncture de l'économie mondiale dans laquelle toute la façade maritime chinoise tend à s'intégrer. Mais aussi Shanghai ne peut pas vivre sans arrière-pays et elle en a un vaste à sa disposition, le long de la vallée du Yangzi ; aussi son avenir dépend-il donc enfin de celui des réformes entreprises, d'un pas toujours mal assuré, depuis 20 ans maintenant en Chine et surtout du rythme auquel la RPC voudra bien faire intégrer l'intérieur du pays, rural, surpeuplé et sous-développé, dans « l'économie socialiste de marché ».

Didier SCHEIN

Prochain article :

Des grains, des hommes... et des bêtes, les mutations de l'agriculture chinoise



Journal de **Russie**

15 août 2001

Aujourd'hui il y a grande animation dans notre quartier. Nous habitons dans une longue « barre » de 7 étages, perdue parmi d'autres dans une immense cour boisée, garnie de bacs à sable et jeux pour enfants, de hangars, d'écoles, collèges et je ne sais quoi encore. Devant notre immeuble, de l'autre côté de l'allée macadamisée qui permet aux voitures d'y accéder, se trouve une bande de terre qui appartient à la municipalité de Moscou. Depuis longtemps, les habitants de notre immeuble possédant une voiture – ce n'est pas encore le cas de tout le monde ici, loin de là – ont accaparés ce petit terrain, long comme l'immeuble de plusieurs centaines de mètres et large de quelques mètres. Ils y ont planté des piquets et tendu des chaînes fermées par des cadenas pour en barricader l'entrée... ainsi ils pouvaient être sûrs d'avoir une place réservée pour leur voiture, juste sous leurs fenêtres... Privatisation non autorisée, mais qui s'affiche sans crainte au grand jour. En fait, les habitants de notre immeuble n'ont rien fait ici d'exceptionnel : partout, dans Moscou, on peut voir devant les immeubles ces étroites bandes de terrain soigneusement clôturées.

Or, aujourd'hui, que s'est-il passé ? Les ouvriers, qui depuis le début de l'été tondent l'herbe, coupent les branches des arbres dans notre quar-

tier et je ne sais quoi encore, ont arraché, selon des ordres reçus, les piquets et ont laissé les chaînes gisant lamentables sur le sol... symboles d'une propriété privée tragiquement bafouée, avant même d'avoir légalement existé!...

Alors c'est l'atroupement devant notre entrée. Pourquoi justement devant notre entrée, alors que notre immeuble en a une dizaine ? Parce que dans notre entrée habite Lambada, au second étage, juste en-dessous de chez nous. Lambada, bien sûr, n'est pas son vrai nom, mais un surnom que nous lui avons trouvé car son ancienne voiture annonçait à tout le quartier, de sa petite musique bien connue, quand elle partait, arrivait, faisait marche arrière... etc... Maintenant Lambada a changé de voiture, il s'est acheté une innamarka (voiture étrangère) qui se déplace silencieusement... mais le surnom lui est resté. Et Lambada est très affairé aujourd'hui : l'affaire le préoccupe, c'est évident... il déambule dans la rue d'un groupe à l'autre, discutant, gesticulant, montrant le terrain et les chaînes étalées piteusement sur le sol, plaisantant aussi avec l'un ou l'autre... et téléphonant sur son portable à Madame Lambada qui passe l'été à la datcha avec les enfants, pour la mettre au courant de l'évolution de la situation...

Moi, j'avais d'abord observé la scène de la fenêtre de la cuisine, sans comprendre les raisons de cette animation.



Mais il a suffi de sortir quelques secondes dans la rue pour comprendre ce qu'il se passait, rien qu'en écoutant quelques bribes de conversation. Une femme de notre entrée est en train de plaisanter avec Lambada et d'autres locataires : « Chez nous ils vont refaire un appartement communautaire ! » Lambada rit mais d'un air jaune... on a comme l'impression que l'affaire ne va pas en rester là...

20 août 2001

Ça y est ! Aujourd'hui la contre-attaque est lancée contre les services municipaux... Et qui est au centre de la révolte ? Bien sûr Lambada ! On a annoncé aux propriétaires de voitures qu'il était interdit de clôturer un terrain public. Qu'à cela ne tienne ! Aujourd'hui Lambada a trouvé la parade : on peut le voir depuis le début de l'après-midi déambulant dans la rue... un pot de peinture blanche et un pinceau à la main... Il a été le premier à montrer l'exemple en écrivant à la peinture, devant son garage, le numéro d'immatriculation de sa voiture... comme pour dire « place réservée ». Maintenant fièrement, la figure ronde et rouge, le sourire jovial et sûr de lui et de son bon droit, il offre à tous ses collègues propriétaires de voiture son pot et son pinceau... et même il leur montre, leur explique à chacun comment il faut mieux s'en servir... vraiment Lambada est un homme qui a de la ressource, prêt à tout pour protéger sa famille et son patrimoine... Même nos voisins, un couple de peintres, qui se moquaient de Lambada et de sa clôture, la première fois que nous les avons vus, le jour de notre emménagement, se sont empressés de suivre l'exemple et d'écrire leur numéro d'immatriculation devant leur place de parking privé. Je me demande quand même si des simples chiffres écrits à la peinture seront de taille à dissuader les étrangers de stationner à cet endroit... et puis, nous sommes maintenant en août, d'accord, ça va encore... mais dans quel mois, ça sera l'hiver, tout sera recouvert de neige et alors qui fera attention à la peinture blanche ? En tous cas, quel beau sens de la solidarité chez Lambada ! Quel sens de la collectivité dans sa lutte... pour la défense de la propriété privée!...

22 août 2001

J'ai eu aujourd'hui la réponse à une question que je me posais il y a deux jours. Un importun a eu l'audace de se

garer à la place réservée de Lambada. Celui-ci ne s'est pas gêné pour montrer ses droits. Il s'est empressé de garer sa voiture, dès qu'il est arrivé, dans le sens de la longueur, juste derrière celle de l'importun... de sorte que celui-ci s'est vu empêché de partir...

18 septembre 2001

On dirait que la boucle est bouclée. Tout est rentré dans l'ordre. Aujourd'hui Lambada a fait venir des ouvriers qui ont fait des trous dans le sol, posé des piquets et tendu des chaînes, tout le long de la bande de terrain communal. À nouveau quel sens de la collectivité chez Lambada qui a fait profiter tout le monde de ses ouvriers. Et quelle générosité, puisqu'il a offert à chacun une parcelle pouvant contenir deux ou trois voitures! Ainsi, à nouveau, toute la bande de terrain est clôturée et ressemble à nouveau à un parking privé. Les éventuels visiteurs, voire l'ambulance des urgences, comme celle qui est venue, je ne sais pourquoi, une nuit, il n'y a pas longtemps, se gareront où ils peuvent... s'ils le peuvent encore... Quant à savoir quelle sera la réaction des services municipaux, je ne doute pas que la personne concernée aura reçu ce qu'il faut pour renoncer à une nouvelle honteuse intervention contre le droit à la propriété privée...

21 octobre 2001

Aujourd'hui le vent de l'est siffle un air strident dans notre cour, soulevant des bourrasques de feuilles mortes. Une petite pluie fine vous cingle le visage. Les passants, chargés de sacs, se pressent vers leur domicile, percés jusqu'au travers de leur manteau par l'air froid et humide. Seul Lambada ne se presse nulle part. Il déambule tristement sur son parking privé, avec sur le visage son air préoccupé des mauvais jours. Il n'y a rien à faire : aujourd'hui Lambada est condamné à rester sur place... sa belle innamarka ne veut pas se mettre en route...

7 novembre 2001

Aujourd'hui est peut-être le seul jour de l'année où, le matin, en me rendant au travail, je peux trouver une place assise dans le métro. Le 7 novembre est jour férié en Russie, on fête la révolution d'octobre, qui a vu l'avènement au pouvoir des bolcheviks en 1917. Moi, comme je travaille pour une institution française, je suis un des rares

moscovites à travailler ce jour-là et j'avoue que c'est presque avec joie que je m'installe le matin bien confortablement dans le métro... pour continuer un peu ma nuit trop tôt achevée.

Mais attendez, me direz-vous, nous sommes en 2001, la Russie est bien la Russie et non plus l'URSS. Et pourtant on fête la révolution d'octobre! Et oui, ici, depuis la chute de l'URSS, on réalise un joyeux mélange avec les commémorations de tout ordre. Le même régime fête tous les ans la révolution d'octobre, fête communiste par excellence, qui a abouti au renversement puis à l'exécution de Nicolas II, dernier tsar de Russie, et fait un enterrement solennel pour les restes découverts de ce même Nicolas, que l'on sanctifie par la même occasion!!! Pour le moins contradictoire, n'est-ce pas? Le régime russe actuel semble en mal de légitimité, qu'il se cherche des modèles si différents les uns des autres... Dans cette recherche de modèles, Monsieur Putin n'est pas le dernier à avoir semé la zizanie lorsqu'il décida, peu avant le dernier nouvel an, de rétablir l'ancien hymne de l'URSS comme hymne de la Fédération de Russie. Il est vrai que quelques mots avaient été modifiés... par le même homme qui avait déjà écrit les deux versions précédentes, l'une au temps de Staline, l'autre sous Brejnev, Sergueï Mikhalkov, poète pour enfants et père du réalisateur bien connu.

J'arrive à la station Oktiabrskaja, où se trouve mon lieu de travail. À côté de la station, voici la place d'Octobre, dernier endroit de Moscou où tient encore debout une statue de Lénine. Le lieu grouille déjà de drapeaux rouges, malgré que le soleil se soit à peine levé et que la fraîcheur semble annoncer l'hiver. De loin, viennent jusqu'à moi des chants héroïques clamés dans un haut-parleur. Les alentours, comme l'ambassade de France toute proche, sont bien gardés par une foule de miliciens. Soudain, parmi la foule, un type accourt presque vers moi, un brassard rouge autour du bras et une pile de journaux dans les mains :

— *Gazetu Bolchevik, tovarich!* (Le journal Bolchevik, camarade!)

— *Sposiba, tovarich!* (Merci, camarade!)

Et je prends le journal.

Et, chemin faisant, je me demande : pourquoi est-il venu justement, vers moi alors qu'il y avait foule tout autour? Ma barbiche et ma casquette me donneraient-elles un air de ressemblance avec l'illustre tovarich de la statue?... Je passe alors en vitesse à côté des miliciens, le visage enfoui dans mon col et me dépêche, dans le vent glacial, d'arriver à mon travail.

8 janvier 2002

L'euro est arrivé!

Ayant passé les vacances de Noël en France, j'ai eu la chance d'assister à la sereine et glorieuse introduction de l'euro. De retour à Moscou, et sachant que la Russie est un pays d'avant-garde où, par exemple, les cassettes vidéo « pirates » de tel film hollywoodien à succès sont mises en vente à Gorbuchka, le grand marché en plein air de l'audio-visuel moscovite, avant même leur sortie sur les écrans américains, je me demandais si l'euro allait « sortir » d'abord en Europe... ou en Russie.

En me rendant aujourd'hui à mon travail, j'ai eu la réponse à ma question : la Russie, une fois n'est pas coutume, a eu du retard, très léger certes, mais un retard quand même conséquent. Pourquoi donc l'euro n'a-t-il pas pu arriver en Russie avant d'être introduit en Europe? Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. Mais, comme une monnaie sans existence légale ne peut entrer sur le territoire russe, l'euro s'est retrouvé bloqué pendant deux semaines à la frontière... en attendant le 1^{er} janvier.

Mais maintenant, 2002 est arrivée, tout est rentré dans l'ordre. Dans certains bureaux de change moscovites, et même dans un quartier éloigné du centre comme le mien, on peut maintenant changer des euros. Le problème cependant est que l'on ne possède pas encore le moyen graphique de représenter le symbole désormais célèbre de la monnaie européenne (que je ne pourrais d'ailleurs moi-même former sur mon ordinateur). Alors, sur la devanture des bureaux de change, en-dessous du cours du \$, se trouve maintenant indiqué, à la place du Deutsch Mark, il y a encore peu deuxième devise en vue dans ce pays, un cours de change, légèrement inférieur à celui du \$, mais sans aucune indication quant à la nature de la devise dont il est question... L'euro est arrivé à Moscou, oui, c'est bien vrai, mais il reste encore incognito...

Didulica

À suivre...

Note :

1. Appartement communautaire : à l'époque de l'URSS, type d'appartements partagés entre plusieurs familles, avec une cuisine commune et une chambre par famille. En voie de disparition à Moscou, les appartements communautaires sont encore nombreux à Saint-Petersbourg.

Visitez le site Internet de l'asso Esteur'op!

ÉDITER UNE REVUE est un travail laborieux. Nos lecteurs s'en seront rendu compte tant la parution de notre revue L'Un [EST] l'Autre était irrégulière. À cela, il faut ajouter que notre équipe est dispersée, et même si nous communiquons par courriel, la communication est lente et ne nous permet pas de répondre à leur attente.

Nous avons donc décidé d'éditer un site Internet. Celui-ci, ouvert en novembre met à disposition des internautes une sélection de nos meilleurs articles, ceux qui peuvent prétendre à un caractère d'actualité ou de référence à des questions actuelles.

Le site se décline suivant trois axes, aisément repérables depuis la page d'accueil :

1. une présentation de notre association et de ses membres,
2. une archive des articles de la revue,
3. une page de liens vers des sites qui correspondent à nos centres d'intérêts et une bibliographie.

Avec les opportunités de rencontres et de mise en réseau qu'offre la toile nous espérons ainsi développer davantage notre projet.

Nos centres d'intérêts restent inchangés. Nous continuerons à nous intéresser à l'Europe centrale et orientale et particulièrement à la Roumanie. Le lecteur pourra aussi trouver de nouveaux articles au gré de nos pérégrinations et éventuellement télécharger les articles qui l'intéressent et les imprimer.

De nouvelles rubriques verront aussi le jour :

1. une page d'actualités, sorte de revue de presse des thèmes chers à l'association,
3. nous réfléchissons aussi au développement d'un nouveau thème; celui de l'économie solidaire et plus largement des questions liées à l'écologie.

C'est un nouveau défi que nous releçons et espérons bien le tenir. Alors rejoignez-nous sur :

<http://esteurop.free.fr>

et ne manquez pas de nous faire part de vos remarques et de votre visite à l'adresse :

esteurop@free.fr

À bientôt!

